

« La Traversée du dimanche »

Tout comme Gréco, Boris Schreiber, écrivain d'origine russe, hait le septième jour de la semaine. Il n'en a pas moins reçu le Prix Sainte-Beuve pour son dernier livre, que Jacqueline Baron analyse avec lui.

La Traversée du dimanche est un ouvrage de littérature sans ratures, sans fioritures, dont le héros Béator se situe aux antipodes de l'auteur. Ce livre (Éditions Luneau Ascot) conte la journée d'un petit employé qui a l'intention de rendre visite à sa mère vivant dans un asile. Il fera tout pour arriver après l'heure limite.

Boris Schreiber est un écrivain qui possède un « incontestable et riche don de création » et que Max-Pol Fouchet voyait déjà comme l'un des « grands méconnus de la littérature d'aujourd'hui ». Il semble qu'il ne le soit plus, à lire la critique enthousiaste qui salue son dernier livre. Il vient d'ailleurs de recevoir le Prix Sainte-Beuve.

Ayant lu *La Traversée du dimanche*, nous étions un peu embarrassée pour interroger l'auteur. Son héros ne nous était pas sympathique et depuis Kafka on n'avait pas décrit si profondément ce petit employé à la vie plate, compliquée seulement par son « paysage » intérieur. Alors, jugez de la surprise quand, après une question, le Russe se mit à nous raconter sa vie. Et quelle vie ! Si éloignée de celle de Béator l'employé qui se demande : « Que peut-il y avoir de particulier en ce jour où l'aube semble molle et lente ? La réponse qui nous vient ne nous satisfait guère : aujourd'hui est un dimanche. » Deux heures plus tard, Schreiber parlait et dansait russe. « Non, monsieur, je n'entends pas le russe. » Cela ne paraissait pas lui importer. Heureusement, la conversation s'est déroulée en français.

Enfance mouvementée

Boris Schreiber s'est mis à nous parler sans détour à cause d'une question. Pourquoi choisir un héros en la personne d'un employé qui n'aime pas sa mère ? Béator est-il aux antipodes de Boris Schreiber ? Cette interrogation eut l'heur de plaire à l'auteur qui adorait sa mère. Comment deviner ? D'origine russe, né à Berlin, car ses parents avaient fui la Révolution et s'y étaient installés, il dut fuir à nouveau. Après s'être fait une situation dans la capitale allemande, le père s'est vu totalement ruiné par la crise de 1929 et avait choisi la Belgique.

- Mes vrais souvenirs commencent en Belgique. Je me souviens de tout jusqu'à maintenant. En 1931, nous sommes arrivés à Paris, où, à nouveau, mon père rétablit la situation. Jusqu'à la guerre où mes parents, traqués par les lois raciales, se virent contraints de se rendre à Marseille.

Ce père extraordinaire qui, après la guerre, se refait une place au soleil, Boris Schreiber semble le redouter. On apprendra plus tard qu'il ne le prenait pas au sérieux comme écrivain.

- Quand commencez-vous à écrire ?

Le résumé de ses obsessions

- À 15 ans, j'ai écrit un conte. L'incertitude du lendemain que j'avais connue depuis l'âge de 7 ans m'avait donné l'impression que le Nathanaël de Gide, c'était moi. Je lui ai écrit et je suis allé le voir. Il a été surpris et m'a dit : « Tu es un enfant prodige, je ne me fais aucun souci pour ton avenir. »

Ainsi encouragé, Boris Schreiber écrit des poèmes et tient son journal qu'il n'a jamais interrompu.

- Béator est-il l'anti-Schreiber ?

- Ce portrait est un antiportrait. J'adorais ma mère, qui n'avait que dix-huit ans de plus que moi. On nous prenait pour le frère et la sœur. Nous avons des rapports inouïs. Je n'ai pas compris qu'ils fussent détruits par la maladie.

Sa mère considérait son fils comme un enfant prodige.

- Elle me trouvait admirable. Alors, à l'école ou ailleurs, je ne comprenais pas que les autres ne me voient pas comme elle.

Original, l'ancien professeur de lettres s'insurge quand je lui demande pourquoi il a choisi un héros dans un monde aussi éloigné du sien.

- Un employé peut avoir des états d'âme, Rousseau n'était-il pas valet de chambre ? Avait-il l'esprit d'un valet ? Le problème ne se situe pas là.

Le rôle du père de Béator n'est pas positif dans *La Traversée du dimanche*. Il exerce sur son fils une puissance paralysante. En outre, le père de Béator écrit, alors que le héros, lui, n'écrit pas. Schreiber en convient :

- C'est contre moi que j'ai écrit ce livre. En nous, c'est jour et nuit. C'est juste le contraire de ce qui est arrivé dans la vie. Mon père avait une attitude de mépris pour mon insuccès.

Certains passages laisseraient à penser que Béator croit en Dieu. Comme Camus, Schreiber croit en Dieu et en sa mère. Drôle de Juif qui dit : « Le peuple juif est le fils unique d'un Dieu universel » et ajoute : « Moi je me prends pour le fils unique de ce peuple unique. »

- La synagogue est toujours fermée. Il m'arrive d'aller dans les églises romaines.

Avant la guerre, on avait fait interdire la chanson « Sombre dimanche » qui avait provoqué des suicides ; Boris Schreiber comme Gréco hait les dimanches.

- Le dimanche est terrifiant. J'essaie de fuir cette terreur. Au lieu de me débattre, je me laisse aller, je me laisse porter par le courant.

Cet homme si touchant qui semble ne jamais guérir de ses plaies ne veut pas de responsabilités. Il n'a pas d'enfant, n'en a jamais voulu, a refusé les grades dans l'armée.

Modeste, il n'est pas. Sa mère ne lui avait-elle pas affirmé : « Tu n'as qu'à paraître et tous tomberont à genoux. » Il a plutôt gardé le scepticisme de son père. Mais il considère qu'il a « quelque chose dans le ventre » et qu'il mérite d'être reconnu.

Un grand voyageur

Tour à tour tourmenté et drôle, il me narre qu'ayant un jour de l'argent, il avait songé à en faire bénéficier d'autres écrivains en créant le Prix des Sept.

- En 1976, sept millions (français) c'était une somme. Eh bien, le savez-vous, je ne me suis fait que des ennemis. Alors j'ai abandonné avant d'être totalement ruiné.

On est slave ou on ne l'est pas. Un peu brusque, Schreiber n'est pas du tout mondain. Il ne fréquente pas le monde littéraire parisien et conte son étonnement d'avoir été invité à faire des conférences à bord d'un paquebot. Un grand enfant né avant la dernière guerre, qui voyage beaucoup, a le goût du risque jusqu'à en perdre le souffle. C'est ce qui lui est arrivé en partant à la conquête du plus haut volcan d'Amérique du Sud. Il était plié en deux par la douleur, mais était reparti et avait vaincu. Gratuitement, un peu comme un héros de Dostoïevski. Pas un coin du globe qu'il ne connaisse. L'Afghanistan, l'Afrique du Sud, il a été partout. Schreiber a peur des dimanches, mais pas de la mort, il conduit très vite, paraît-il.

Original, chaleureux, l'auteur de *La Traversée du dimanche* vaut d'être lu et connu. Son œuvre n'est certes pas autobiographique de prime abord. À la relecture, on perçoit ses blessures. Il s'ouvre les entrailles avec une certaine distinction. Le sang ne coule pas.

Comme l'écrivait Claude Bonnefoy dans les *Nouvelles littéraires*, Boris Schreiber poursuit une œuvre insolite, dérangeante, au lyrisme violent et visionnaire. Auteur secret qui, dans le silence, dit la difficulté de vivre.

Jacqueline Baron